

LE SYNDROME DU POULPE...

SYLVIE BOUGEOT

Chapitre 1

Les murs opalins de la chambre d'hôpital semblaient envelopper tout entier le corps de l'enfant reliée à l'appareil bruyant qui la maintenait en vie. Le bruit strident déchirait le silence, rendant fébriles les parents de Manon. Comme une pendule décomptant le temps dans la nuit, un métronome battant la mesure, l'angoisse secouait et frappait à grands coups la famille désemparée.

Quatre semaines s'étaient égrainées depuis son admission en service de réanimation neurochirurgicale. L'enfant avait été transportée en urgence à la suite d'une méningite foudroyante. Depuis lors, la petite ne montrait aucun signe d'évolution, son activité cérébrale demeurant toujours inexistante.

Le père de la fillette était très désorienté. Son inquiétude croissait à mesure que le temps s'allongeait. Le crâne légèrement dégarni, la cinquantaine, une paire de lunettes rectangulaires sur le nez, une moustache blonde en bataille et le ventre légèrement rebondi, Hugues Moreau effectuait les cent pas, nerveusement. Son comportement détonnait totalement avec celui de Selena, son épouse, de dix-sept ans sa cadette. Enfoncée dans un fauteuil posé dans un angle de la pièce, prostrée, elle jetait par moments un regard furtif et impassible à la scène. Le reste du temps, ses yeux fixaient l'horizon ou l'extrémité de ses chaussures. De manière intentionnelle, elle s'était placée à distance de son enfant. Tout au fond de la chambre. Impossible d'atteindre la main frêle de la petite Manon sans avoir à déplacer son siège. L'œil hagard, son visage ne renvoyait aucun signe d'émotion sinon la peur, parfois, lorsqu'elle croisait le regard de son

époux. Dans ces moments-là, son menton s'affaissait, comme si elle ressentait une once de culpabilité. Et pourtant, qu'aurait-elle pu faire ? Chaque année, la méningite s'abattait sans crier gare, jetant son dévolu sur de nombreuses victimes, souvent de jeunes enfants ou des adolescents. Même une mère attentionnée et aimante n'aurait pu la contrer.

Quand la plupart des mères auraient recherché le contact de leur enfant, Selena Moreau avait délibérément choisi l'exil. Pour quelle raison ? Peut-être pour ne pas risquer de la salir de son regard empreint de culpabilité. Ces multiples appareils qui entouraient le lit, lui indiquaient-ils de ne pas franchir ce périmètre, tel un cordon de sécurité ? Probablement s'épargnait-elle l'image désolante de son enfant inerte dans ce lit froid. En mettant une distance physique avec sa fille, à l'évidence, se préservait-elle de trop de souffrance... Chacun, appréhendait la douleur différemment. Son attitude, bien que surprenante, n'était pas condamnable. Dans tous les cas, quelle qu'en fut la raison, Selena était perturbée.

À peine venait-il de s'installer sur le rebord du lit, que

Le père bondit soudain en entendant la porte s'ouvrir. L'homme en blouse blanche à la carrure imposante et à la chevelure grisonnante, plissait les yeux derrière d'épaisses lunettes. Son regard recherchait la mère recroquevillée en boule sur son fauteuil. Mais Hugues Moreau lui barra le passage, secouant avec vigueur la manche de sa blouse.

- Docteur, vous voilà enfin, c'est pas trop tôt, il est déjà 16h20 ! Comment va ma fille ? A-t-elle parlé, prononcé quelques mots, fait quelq...
- Monsieur Moreau...l'interrompit-il avec une pointe d'exaspération dans la voix, calmez-vous. Depuis quatre semaines, vous me posez toujours cette question, et à cela, qu'est-ce que je vous réponds ?
- Que je serai averti dans la minute....
- Exactement, monsieur Moreau. Si votre enfant avait prononcé ne serait-ce qu'un mot, ou manifesté une agitation inhabituelle, vous l'auriez su dans la seconde...
- Mais...
- Monsieur Moreau, je vous invite à vous occuper de votre épouse qui ne va pas bien du tout. Comme je vous l'ai déjà dit, votre fille ne ressent aucune souffrance, contrairement à votre femme qui est clairement en détresse...
- Ne vous occupez pas d'elle, docteur, le coupa-t-il en serrant rageusement la mâchoire. Elle ne va peut-être pas bien, mais elle n'est pas la seule à se sentir mal ! Regardez-moi, comment croyez-vous que j'aïlle ?
- Monsieur Moreau, j'entends votre désarroi, votre souffrance, mais au moins, vous, vous parvenez à l'exprimer. Votre épouse s'enferme dans un mutisme inquiétant qui nécessite la consultation d'un spécialiste...
- Vous rigolez ou quoi ?
- Monsieur Moreau, vous êtes un homme intelligent. Vous avez des responsabilités avec le poste que vous occupez, comme moi avec le mien. Et quand je vois depuis un mois une jeune femme au regard fuyant, qui n'a pas décroché un mot ni même une seule larme, et qui se replie sur elle-même sans chercher à approcher sa petite fille, je me dis qu'elle est...
- Sous le choc, elle est sous le choc, voilà tout ! On ne se rue pas chez un psy à chaque fois qu'on traverse des épreuves dans la vie ! Occupez-vous de ma gamine, c'est tout ce

que vous avez à faire, docteur. Pour ce qui est de ma femme, laissez-moi gérer la situation !

- Je vous le répète, votre épouse est en détresse. Elle a besoin de soins appropriés et je vais donc me passer de votre avis, monsieur Moreau. C'est de la non-assistance à personne en danger. Je suis venu pour la conduire auprès du docteur de la Villière. Il l'attend...

Hugues Moreau ravala ses critiques en dardant un regard lapidaire à l'homme qui mesurait deux têtes de plus que lui. En dépit de son désaccord, le neurologue s'avancait avec bienveillance vers son épouse. La jolie brune d'un mètre soixante-dix semblait presque aussi gracile que sa fille. Elle paraissait avoir compris l'objet du litige et tentait de se rallier à l'avis de son époux. Elle semblait plus craindre la réaction de son mari que la rencontre avec un psychiatre. Elle se tassa encore davantage dans son fauteuil.

- Allez, madame Moreau, il faut être raisonnable. Venez avec moi. Je vous promets que vous serez rapidement de retour auprès de votre fille et de votre époux.

Selena jeta un œil à son mari qui fronçait des sourcils. Elle reporta ensuite son regard sur le médecin qui l'observait avec déférence. Elle se mordit la lèvre inférieure, cogita quelques secondes, avant de finir par concéder à la requête du médecin. Elle se leva et rejoignit lentement le neurologue. De dos, le contraste était saisissant. On n'aurait cru un père et sa fillette. Cet homme qui tutoyait le ciel de son mètre quatre-vingt-neuf, soutenait par le bras cette femme à l'allure de gamine. La démarche mal assurée, la brunette ressemblait à une paumée, embarquée par un infirmier du département psychiatrique. Ensemble, ils franchirent la porte qui se referma sur eux.

Contrarié, Hugues Moreau expulsa un soupir et retourna s'asseoir près de la petite endormie.

Ils enfilèrent un long couloir avant d'arriver jusqu'au cabinet du psychiatre.

- On n'est plus très loin, madame Moreau, et vous verrez que le docteur de la Villière est quelqu'un de très bien. Il vous plaira, sans aucun doute.

Le médecin s'adressait à elle avec douceur et précaution. Le but étant de ne pas la brusquer mais de la rassurer. À l'évidence, elle incitait à l'infantilisation.

- Voilà, nous y sommes !

Après avoir frappé à la porte, le neurochirurgien pénétra dans le bureau, la patiente à ses côtés. Il la présenta à son confrère et disparut non sans avoir précisé à la jeune femme qu'elle serait de retour dans la chambre de sa fille, d'ici trois quarts d'heure. Puis il s'éclipça.

Selena Moreau demeurait immobile au milieu de la pièce. Le docteur de la Villière l'invita à prendre place face à son bureau. À l'instar de son collègue, il la conduisit, une main sur l'épaule, l'autre sous le coude, comme s'il s'agissait d'une enfant, d'une personne âgée ou d'une personne accidentée, en état de choc.

Les murs blancs et froids du cabinet n'incitaient pas à la discussion, encore moins à la confiance. L'hôpital n'était pas un lieu reconnu pour sa convivialité ou son esthétisme. Seul le personnel hospitalier pouvait le rendre plus agréable et moins austère. Les bâtiments et le matériel médical n'avaient pas pour vocation de rendre le séjour attrayant. Loin d'être un lieu de villégiature, ici, on dépistait des problèmes de santé ou on les confirmait pour y remédier au mieux. Un suivi régulier et des soins relevant des compétences de l'établissement étaient prodigués aux patients. Sans trompette ni tambour. Il s'agissait tout simplement d'un lieu

curatif. L'hôpital tentait de remettre sur pieds les malades. Il les renvoyait au plus vite chez eux, dans leur intérêt, mais aussi dans celui de l'établissement, qui manquait toujours cruellement de places. Ici, dans ce bureau, seules quelques affiches surannées ornaient les murs. Toutes, dédiées à la prévention des maladies mentales. Pour certaines d'entre elles, le temps avait fait son œuvre : coins cornés, papier jauni et, surtout, le médecin qui souriait sur la photo semblait dater d'un autre temps.

- Madame Moreau, je suis le docteur Titouan de la Villière. Mon travail consiste à écouter et à aider les personnes qui, à un moment donné de leur vie, perdent pied, se sentent désespérées et n'ont plus le goût de la vie.

Le médecin scrutait avec le plus grand intérêt le comportement de la patiente assise en face de lui. Selena ne détachait pas son regard du sol. Sa respiration était saccadée, elle semblait manquer d'oxygène, signe de stress.

- Madame Moreau, ayez confiance en moi et dites-moi ce que vous ressentez. Je vois bien votre souffrance. Je suis là pour ça...

Pour unique réponse, un silence, qui semblait se refermer sur ses paroles. Le psychiatre laissa volontairement quelques secondes de pause avant de reprendre, toujours avec la même bienveillance. Il analysait la gestuelle de sa patiente. Son attitude s'apparentait à celle d'une enfant qui aurait commis une bêtise, mais ne révélerait rien par crainte des représailles. Sa fille était victime d'une maladie à caractère non héréditaire, elle ne pouvait donc s'en vouloir. Et pourtant, sa conduite trahissait de la culpabilité.

- Madame Moreau, curieusement, certains parents ressentent de la culpabilité lorsque leur enfant est gravement malade. C'est un peu comme si c'était de leur fait. Ils se reprochent de ne pas avoir pu le protéger. On les entend dire : « Pourquoi ce n'est pas moi qui suis malade, pourquoi c'est tombé sur mon petit ? ». Mais, bien que compréhensible, c'est aussi une pensée totalement irrationnelle, vous comprenez ?

Selena semblait entendre, mais ne souhaitait clairement pas communiquer avec l'homme en blouse blanche. Le regard figé sur ses tennnis, la peur ou la honte semblait lui barrer la trachée et aucun mot ne sortait de sa gorge douloureuse.

Le psychiatre décida d'aborder les choses autrement. Il choisit d'ouvrir la discussion sur des thèmes susceptibles de créer une toute autre émotion. Il fallait déclencher une réaction comme un sourire ou des larmes. Il lui demanda quel genre d'enfant était Manon. Si c'était une préado plutôt gaie, plutôt boudeuse, si elle avait un amoureux, des amies, si elle avait l'habitude de partager un peu de son univers avec elle ou si elle préférait garder ses secrets comme certaines gamines de dix ans. Mais la mère demeurait muette. Il poursuivit en la questionnant sur les loisirs et les goûts de Manon, mais elle ne décrochait toujours pas un mot. Seule observation, le sang gagnait progressivement son visage, témoin d'un sentiment de malaise. Enfin, il l'interrogea sur le type de relation qu'entretenaient le père et sa fille, et leurs rapports entre époux. À cette dernière question, le sang avait brusquement quitté son visage, laissant apparaître une figure émaciée, encore plus blafarde qu'à son arrivée. Selena cligna nerveusement des yeux, vacilla sur sa chaise comme une poupée de chiffon et s'évanouit brusquement. Sa tête semblait s'être dissociée de ses épaules et dodelinait de manière anarchique. Dès les premiers signes, le docteur avait contourné au plus vite son bureau pour récupérer la patiente, qui s'était finalement évanouie dans ses bras.

Malgré son visage livide, on percevait le sang qui battait rapidement sous ses fines paupières. Selena demeurait consciente. Et lorsqu'elle rouvrit péniblement les yeux, le psychiatre lui demanda depuis combien de temps elle n'avait pas mangé. Mais comme depuis le début de l'entretien, celle-ci resta murée dans le silence. Le médecin qui avait pris le soin de l'allonger sur le sol, mesura sa tension et observa ses pupilles à l'aide d'une lampe de poche. À l'évidence, elle devait être à jeun depuis un long moment.

- De quand date votre dernier repas, madame Moreau ?

La jeune femme détourna le visage. Il décrocha le téléphone et composa le numéro du bureau des infirmières du service réanimation pour réclamer une collation. Il indiqua le numéro de la chambre et décida de la raccompagner avant son prochain rendez-vous prévu, dix minutes plus tard.

Il repoussa la longue mèche qui lui barrait le visage et contacta son confrère, le professeur Zimmerman pour l'informer de la situation. Au bout du combiné téléphonique, la secrétaire lui signala qu'il se trouvait en réunion avec d'autres collègues afin d'évoquer le bien-fondé d'une intervention programmée la semaine suivante. Elle prenait le message et lui communiquerait aussitôt que possible.

Le docteur Titouan de la Villière était un jeune psychiatre âgé de trente-quatre ans. Après avoir obtenu son baccalauréat, il avait suivi des études de médecine et obtenu son diplôme de psychiatre à vingt-huit ans. Issu d'une famille bourgeoise, d'un père psychiatre et d'une mère avocate en droit des affaires, il avait grandi dans un milieu aisé et cultivé. Il avait vécu avec ses parents à Saint-Malo, dans une grande maison bourgeoise du dix-neuvième siècle, située en bord de mer à moins de deux kilomètres du cœur de la célèbre ville corsaire abritée de remparts fortifiés. Ses parents vivaient toujours, dans ce havre de paix. Bien qu'il ait dû quitter sa ville natale pour s'installer à Paris, il éprouvait toujours le besoin de s'y ressourcer un week-end par mois, ce qui rendait ses parents fous de bonheur.

À présent, Selena tenait mieux sur ses jambes. Avec douceur, un bras sur la taille de façon à se prémunir d'un éventuel nouveau malaise, ils s'acheminèrent jusqu'à la chambre. Tout en s'y rendant, il lui parla presque au creux de l'oreille, presque dans un souffle, dans un murmure, pour ne pas l'effrayer.

Il pénétra enfin dans la pièce avec la patiente et fut stoppé net par Hugues Moreau qui accueillit son épouse avec empressement et brusquerie. Face à ce boulet de canon qui leur arrivait dessus, le psychiatre avait effectué un mouvement de recul, Selena sous son aile.

Si cet homme était bien l'époux de sa nouvelle patiente, il était incontestablement plus âgé qu'elle. Hugues Moreau allait effectivement fêter ses quarante-six ans cette année. Titouan de la Villière avait été quelque peu surpris. De fait, il s'attendait plutôt à rencontrer un homme de l'âge de Selena, la trentaine, comme lui.

- Ah bah quand même, qu'est-ce que tu foutais, Selena ? T'en avais des choses à raconter, on dirait !

Les yeux tournés vers le sol, une fois de plus, elle ne desserra pas les dents.

- Monsieur Moreau, je présume. Titouan lui avait tendu la main avec bienséance. Votre épouse était en consultation avec moi. Je crois que le docteur Zimmerman vous avait tenu informé, non ?

- Oui...cracha-t-il d'un air méprisant.
- Monsieur, votre femme ne va pas bien du tout. Vous dites qu'elle devait probablement avoir des choses à raconter. Lui arrive-t-il donc de s'exprimer ?
- Bah oui, pourquoi ?
- Monsieur Moreau, depuis quand est-elle dans cet état de prostration ?
- De prostration ? Mais elle n'est pas prostrée, elle est choquée, et il y a de quoi, regardez, dit-il en pointant son doigt en direction du lit. C'est notre petite fille qui est là. Ça fait quatre semaines et on ne sait toujours pas si elle se réveillera un jour. Alors, évidemment qu'il y a de quoi être choqué, vous ne croyez pas ?
- Bien entendu, monsieur. Mais je pense que votre épouse devait être dans cet état bien avant ces quatre dernières semaines....
- Quoi ? Vous dites n'importe quoi !

Titouan de la Villière se tut un instant pour faire retomber la tension qui gagnait la pièce. Bientôt, le bruit régulier de l'appareil auquel était relié l'enfant remplit le silence. Au bout de quelques secondes, le médecin reprit la parole.

- Depuis quand madame Moreau n'a-t-elle pas mangé ?
Le mari tourna la tête en direction de sa femme qui se tenait toujours debout près de lui, le regard fixe sur la fenêtre sur laquelle s'abattait un rideau de pluie.
- Depuis...ce matin, j'imagine, comme moi...
- Vous ne devriez pas rester à jeun, monsieur Moreau. Il est important que vous...

Deux coups à la porte signalèrent la présence d'un aide-soignant qui apportait une collation, comme réclamée par le médecin. Une tranche de pain, un carré de beurre, une madeleine sous plastique, un yaourt et un verre de jus d'orange.

- Merci à vous. Déposez le plateau sur la table à roulettes et faites-en sorte de rapporter une seconde collation pour monsieur, qui est lui aussi à jeun depuis ce matin.

L'aide-soignant s'exécuta. Il opina du chef en guise d'approbation puis repartit sur le champ. Hugues Moreau se rasséra. Il remercia poliment le psychiatre et formula des excuses à l'homme qui se tenait devant lui. Moins grand que le professeur Zimmerman, Titouan de la Villière devait avoisiner le mètre quatre-vingt. Mais en comparaison avec l'époux qui ne mesurait pas plus d'un mètre soixante-quatorze, l'homme en blouse blanche le surplombait d'une tête. Les cheveux châtain et mi-longs, le médecin portait en sus, une barbe « collier » très fine taillée au millimètre près. Un peu dans l'esprit du chanteur et compositeur Julien Doré. Un long nez fin accompagnait une bouche tout aussi fine dissimulant une magnifique dentition. Ses yeux bruns couleur café reflétaient de la malice.

Soudain, la porte s'ouvrit sur le professeur Zimmerman qui balaya la pièce à la recherche de la mère de Manon. Elle venait de rejoindre son siège sur un simple hochement de tête de son époux. Elle était en train de se restaurer du bout des lèvres sans lever le nez de son plateau.

Le neurologue s'enquit de l'état de santé de la jeune femme. Il conseilla au couple de rentrer se reposer après s'être restaurés. Rester jusqu'à vingt heures ne servait à rien sinon à les épuiser. Les médecins les saluèrent et prirent congé.

Dans le couloir, le psychiatre impatient s'adressa à son confrère.

- Karl, je peux te parler au sujet de madame Moreau ?
- Oui, bien entendu, Titouan. Viens dans mon bureau, on sera plus tranquilles.

Les deux hommes longèrent le couloir d'un pas souple jusqu'à atteindre l'autre du neurochirurgien.

- Installe-toi, Titouan, je t'en prie, dit-il en rejoignant le fauteuil situé de l'autre côté de son bureau. Je t'écoute...
- C'est peut-être une fausse impression, mais il me semble que cette femme a subi un réel trauma...
- Oui, en effet. C'est la raison pour laquelle je te l'ai envoyée. L'état de santé de sa fille l'a profondément choquée et a créé incontestablement un traumatisme.
- Je ne pense pas que la méningite de sa fille soit à l'origine de son traumatisme...
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- As-tu noté son comportement ? On dirait un petit animal apeuré...
- Et ?
- Quand une mère a des craintes pour le pronostic vital de son enfant, elle pleure, elle est abattue, elle peut s'enfermer dans le silence ou elle exprime de la colère. De la colère envers la vie, envers les autres ou même envers elle-même, mais elle n'est certainement pas pétrifiée de peur comme madame Moreau peut l'être. Elle semble même avoir un comportement de repli sur soi, à la limite de l'autiste, parfois. Tu as bien dû le constater, soit elle fixe l'horizon ou le bout de ses chaussures, comme déconnectée de la réalité, soit elle est nerveuse et apeurée. Elle se recroqueville sur elle-même, se ronge les ongles, et regarde son mari avec crainte...
- Tu penses qu'elle est... autiste ? sonda le neurochirurgien, dubitatif.
- Je n'ai pas dit ça, non...
- Et donc... où veux-tu en venir, Titouan ?

Le jeune psychiatre lui expliqua que, dans ces circonstances, une mère pouvait effectivement plonger dans une sorte de mutisme. En revanche, ce qu'il n'expliquait pas, c'était la peur panique qu'elle semblait avoir vis-à-vis de son époux. De plus, il ne comprenait pas la raison qui la poussait à s'installer loin de son enfant. Pendant plusieurs heures, cette maman restait assise sur ce fauteuil à l'autre bout de la pièce, comme une pestiférée. Comment pouvait-elle résister à l'envie, à l'instinct, au besoin viscéral de câliner et apporter du réconfort à son enfant sur son lit d'hôpital ? Selena ne la regardait même jamais... Il évoqua une dépression probablement due à sa relation avec son époux, qu'elle évitait du regard et que visiblement elle craignait. Lorsque le plateau-repas était arrivé dans la chambre, elle avait attendu son signe de tête en guise d'approbation. Considérant qu'elle n'avait quasiment rien consommé et vu sa morphologie, Titouan avança en sus, un problème d'anorexie. Le neurologue l'écoutait attentivement. Il connaissait le professionnalisme de son jeune et brillant collègue. Toutefois, ses allégations concernant une possible maltraitance de la part du mari le laissaient dubitatif.

- Tu ne crois pas que tu t'emballes un peu trop, Titouan ? Je sais bien que tu reçois en consultation beaucoup de ce type de patients, mais il ne faut peut-être pas voir...
- Pourquoi me l'as-tu envoyée, Karl ?
- Parce que, de toute évidence, elle est traumatisée et qu'il faut bien l'aider... conclut-il en remontant de l'index ses lunettes sur l'arête de son nez. Enfin, c'est toi le psy... Que comptes-tu faire, Titouan ?

Il proposa de faire examiner la patiente par l'une de leur collègue. Le docteur Zimmerman lui rappela qu'elle n'était ni patiente ni demandeuse ou consentante, puisqu'elle se renfermait dans

le mutisme. L'auscultation s'avérait donc plutôt délicate. Mais le psychiatre insista en invoquant leur responsabilité d'assistance et leur rôle de médecin.

Le neurochirurgien analysa rapidement la situation, puis finit par y concéder.

- Après tout, si je t'ai demandé de voir madame Moreau, c'était dans le même esprit. Elle n'était pas sensée accepter.

Il lui indiqua que le couple débarquait tous les jours à partir de seize heures trente, hormis le week-end où ils venaient toute la journée. Le père avait pris des disponibilités auprès de son employeur. Il travaillait au sein de la société de six heures du matin à seize heures, puis il continuait parfois en télétravail dans la chambre d'hôpital ou de chez lui, le soir.

- S'il s'avère réellement que c'est un mari violent, au moins, on ne peut pas lui retirer le fait d'être un bon père. C'est déjà ça, poursuivit le neurochirurgien.

Charlotte terminait de s'apprêter devant la psyché de sa chambre lorsqu'elle se rapprocha du miroir en fronçant les sourcils. *Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel !*, lâcha-t-elle en saisissant une mèche de ses cheveux. *C'est un putain de cheveu blanc, ça ! C'est pas possible, je n'ai...* La sonnerie de son téléphone portable l'interrompt brusquement. Elle l'attrapa et, sans même laisser le temps à son interlocutrice de la saluer, elle la devança et prit la parole.

- Salut Eléa. Tu sais pas quoi ? Je viens de trouver un putain de cheveu blanc dans ma frange, à seulement trente ans. T'imagines l'angoisse ?

- Je vois que tu es remontée, ce matin...

- Y a de quoi, nan ? Pas un mec à l'horizon et maintenant des cheveux blancs. Tu crois que ça va être simple pour me dégoter un mec avec la tête toute blanche ?

- N'exagère pas quand même, pouffa son amie de l'autre côté du combiné. C'est pas la catastrophe, un cheveu blanc. Même trois, quatre, ce n'est pas ça qui t'empêchera de t'en trouver un, en revanche...

- Mon corps de guimauve, si !

- Non, je n'ai pas dit ça non plus. C'est plutôt ton langage des plus fleuris qui peut refroidir les mecs !

- Oh, la ferme, st'plaît !

- Je dis cela pour ton bien, nounouille !

- Excuse-moi Eléa, mais ça me colle tellement les boules. Je vais aller chez le coiffeur, vite fait, bien fait !

- C'est ça...En attendant, est-ce que t'es prête ? On est samedi et il y a la foule dans les magasins, le week-end.

- Mais tu sais bien que je ne vais rien trouver à me mettre...

- Mais si, comme toujours...

- C'est facile pour toi, t'es gaulée comme un haricot vert !

- Et tu ne crois pas que je préférerais avoir des formes, pour être plus féminine ?

- Peut-être, n'empêche qu'on juge moins sévèrement les maigres que les grosses !

- Sauf que je te rappelle que moi, c'est lié à un problème de santé, toi à la bouffe. Tu peux donc y remédier !

- Jamais de la vie !

- Alors, consulte un psy, ma vieille. Si c'est de la boulimie, alors là, cela signifie que toi aussi tu as un réel problème de...
- Eléa....
- Oui ?
- Ta gueule !
- C'est ça, à tout de suite !

Une moue accrochée à son visage, Charlotte s'observa de nouveau dans le miroir, les yeux rivés sur son corps trop lourd. Au fond d'elle-même, elle le savait, son amie n'avait peut-être pas tort. Elle souffrait de troubles alimentaires. Même s'il ne s'agissait peut-être pas de boulimie à proprement parler, c'était un fait ; depuis approximativement l'âge de dix ans, elle s'était mise à ingurgiter tout et n'importe quoi dans le dos de ses parents, à un rythme effréné. C'était devenu un besoin vital de se remplir l'estomac. À l'époque, elle venait de perdre sa grand-mère qu'elle vénérât. Les parents avaient alors attribué cette attitude à ce deuil douloureux. Un an et quinze kilos plus tard, sa mère avait pris la décision de l'emmener consulter un psychiatre, craignant le diagnostic de la boulimie. La petite Charlotte compensait-elle le vide provoqué par le départ de sa grand-mère ?

Il ne fallut pas plus de trois séances avec l'enfant pour identifier la source du problème. Le psychiatre avait demandé à s'entretenir seul avec la mère, lui indiquant qu'il s'agissait d'un appel au secours. Il annonça ce qu'il pensait être à l'origine de ce trouble et conseilla également aux parents, quarante-cinq minutes de psychothérapie par semaine, seuls avec lui.

La mère de Charlotte avait planté son regard bleu nuit dans celui du psychiatre et l'avait traité de « charlatan » et de « pompe à fric ». Elle avait tourné les talons et récupéré dans le couloir la petite qui ignorait l'origine de sa colère. Jamais plus elle ne retourna faire des séances de psychothérapie, ni avec lui, ni avec aucun autre psychiatre.

Aujourd'hui, Charlotte continuait de manger avec excès, mais elle était persuadée de ne pas être boulimique. De plus, se plaisait-elle à argumenter, contrairement à la plupart des boulimiques, elle était gaie, joviale et avait une vie sociale riche. Certes, on ne la voyait jamais autrement qu'avec de la nourriture en main, mais cette manie ne la murait pas chez elle au beau milieu de victuailles, comme la plupart de ces malades, dépressifs, se coupant volontairement du reste du monde.

Elle scruta à nouveau sa longue chevelure brune et bouclée, à la recherche du moindre cheveu traître... Allait-elle découvrir d'autres envahisseurs, d'autres cheveux blancs passés du côté obscur de la force de la décrépitude ? Négatif, aucun autre signe à l'horizon pour le moment... Rassurée, la jeune femme consulta sa montre. Plusieurs minutes s'étaient déjà écoulées depuis sa conversation téléphonique. Il ne lui restait guère de temps pour finir de se préparer avant d'entendre le bruit strident de l'interphone.

Charlotte enfila, sur un jean foncé, un long et magnifique pull à col roulé bleu marine qu'elle compléta d'un long collier de couleur rouge carmin qui donnait le change à son vernis à ongles et son rouge à lèvres, de couleur identique. De quelque manière que ce soit, il fallait dissimuler au mieux son « large fessier », comme elle disait. Adeptes de l'autodérision, elle était une jeune femme ravissante en dépit de sa surcharge pondérale qu'elle considérait comme quelque peu embarrassante. Son visage était gracieux, ses pommettes rebondies, ses yeux d'un bleu électrique hypnotisaient quiconque la regardait. La rondeur de sa bouche si parfaite donnait à

penser qu'elle embrassait la vie. La beauté de son visage n'était d'ailleurs pas sans rappeler la comédienne Isabelle Adjani dans ses périodes d'embonpoint.

À l'inverse de Charlotte, Eléa souffrait d'un déficit de croissance et vivait dans le corps d'une petite fille d'une dizaine d'années. De fait, lorsque les deux jeunes femmes se promenaient ensemble, les gens se retournaient parfois sur leur passage tellement le duo paraissait improbable, tels Laurel et Hardy, Astérix et Obélix.

Une licence de gestion immobilière en poche, Charlotte avait ensuite exercé cinq ans avant d'ouvrir sa propre agence et de travailler en freelance depuis chez elle. De cette façon, elle était autonome, gérait elle-même son planning, ses journées et, surtout, elle n'avait plus à affronter les critiques de ses collègues qui ne supportaient plus de la voir se gaver tout au long de la journée. Elle travaillait pour son propre compte, mangeait sans être « emmerdée », comme elle le soulignait, et se donnait ainsi plus de chances de réussir. Charlotte était une jeune femme passionnée et incisive. Il lui arrivait de travailler jusqu'au petit matin pour s'enquérir de biens d'exception. En conséquence de quoi, son affaire fonctionnait plutôt bien. En parallèle, elle s'essayait à l'écriture de romans policiers. Elle s'adonnait à ce plaisir aussi souvent qu'elle le pouvait. Travailler depuis son domicile offrait cette possibilité. Elle écrivait le jour entre deux recherches de biens, elle écrivait le midi, le soir après le repas, jusque tard dans la nuit, et jusqu'à ce que la petite horloge de son ordinateur portable lui indique qu'il n'était pas raisonnable de poursuivre sa prose. Les trois romans policiers qu'elle avait écrits avaient été appréciés des quelques lecteurs à qui elle avait confié la lourde tâche de la critique. Il suffisait d'une seule remarque négative pour qu'elle remette en cause la qualité de son écriture et compare son travail à celui d'une enfant de sixième.

Charlotte était passionnée certes, mais inconstante. Dès lors qu'elle rencontrait une difficulté susceptible de la remettre en question, elle abandonnait tout bonnement son idée pour en trouver une nouvelle qu'elle défendait ardemment. Mais au fond, dans ce domaine comme dans bien d'autres, Charlotte manquait cruellement de confiance en elle, ce qui l'empêchait d'avancer. Elle avait mené à bien son projet de création d'agence immobilière tout simplement parce qu'en tant que négociatrice, elle n'avait jamais rencontré de complications. Bien au contraire. Raison pour laquelle, confiante, elle était allée au bout de son idée. D'un point de vue morphologique, elle détestait son corps, ce qui pouvait se comprendre étant donné ses rondeurs disgracieuses. Mais c'était le moindre de ses complexes. Depuis toujours, un sentiment de mésestime l'habitait, une forme « d'auto-mépris » qu'elle traînait comme un boulet. Ce ressenti s'était installé bien avant sa prise de poids, mais elle était incapable de le situer dans le temps.

Quelques minutes plus tard, après avoir claqué la porte derrière elle, Charlotte atteignit la lourde porte de l'immeuble qui la séparait de son amie.

- Salut ma Charlotte. Alors, fais voir ces fameux cheveux blancs !
- C'était qu'un seul cheveu. Mais laisse tomber, j'ai réglé son compte !
- Sacrée toi ! commenta Eléa en lui tendant un ticket de métro.
- Oh ! T'y as pensé, ma bichette ? T'es une vraie mère pour moi !
- Tu l'as dit, bouffi... Mais nan, j'rigole ! lâcha-t-elle d'un rire moqueur en s'engouffrant avec son amie dans les couloirs du métro.

Charlotte ne se vexait pas lorsqu'Eléa la taquinait. Et c'était réciproque, car son amie connaissait elle aussi un complexe depuis l'adolescence dont elle avait dû s'accommoder.

Aujourd'hui, elles avaient décidé de rejoindre le quartier Saint-Lazare, propice aux emplettes. Selena connaissait des boutiques de grandes tailles comme Ulla Popken et JMP, qui proposaient des ensembles confectionnés dans de belles matières. Concernant la recherche d'Eléa, rien n'était plus simple que de trouver des boutiques pour préadolescents. Elle trouverait forcément son bonheur boulevard Haussmann.

- Charlotte, on commence chez Ulla Popken ? C'est à deux pas.
- Ok, mais attends. Je vais m'acheter une religieuse au chocolat et un flan à la noix de coco. Entrons dans cette boulangerie, tu veux bien ?
- J'ai le choix ?
- Nan !
- T'as pas plus simple qu'une religieuse ? Tu ne veux pas plutôt une viennoiserie ? C'est plus pratique à manger quand on marche...
- T'inquiète, je gère ! Je ne t'en propose pas une, bien entendu ?
- Non, évidemment que non. Mon p'tit déj me suffit. Une tartine et un bol de thé et c'est bien suffisant !
- Quelle blague ! T'es vraiment cinglée, ma pauvre Eléa !
- Moins que toi, ma chérie. J'suis sûre que tu t'es enfilé un p'tit déj gargantuesque il y a quarante minutes !

En guise de réponse, Charlotte tira la langue avant de pénétrer dans le royaume des gourmandises.

- Sinon, la reine de l'immobilier, t'as vendu des maisons cette semaine ?
- Rien ! Que dalle, peau de balle ! Les gens ne doutent de rien, j'te jure. Ils veulent une maison ou un appart en plein centre-ville, mais sans vis-à-vis, non mitoyen, sans bruit, mais un quartier qui bouge quand même. Il faut que le bien ait du cachet, une cheminée, des moulures, de la hauteur sous plafond, du parquet en chêne massif...tout ça pour un budget de merde ! J'suis pas la femme de Plaza, moi !
- Tu devrais peut-être te maquer avec lui, dit-elle dans un gloussement, le poing devant la bouche.
- Tu ne veux pas m'inscrire à *Chasseur d'apparts* pendant que tu y es ?
- Figure-toi que j'y ai pensé, ma vieille...
- Nan, fais pas ça. La honte !
- T'as tort ! Ça te ferait de la pub. Ça marche super bien cette émission, et pour être franche avec toi, je la regarde dès que je peux. Parfois même, je me la passe en replay, le dimanche...
- Moi aussi, qu'est-ce que tu crois ? conclut Charlotte en la gratifiant d'un clin d'œil, tout en se poutant les doigts recouverts de chocolat.

Après avoir englouti ses pâtisseries, Charlotte se nettoya les mains avec des lingettes qu'elle transportait partout avec elle. Gargantua en jupette, mais propre, en toutes circonstances.

Elles débutèrent leur shopping par la première boutique de vêtements spécialisée dans les grandes tailles. Charlotte essaya trois robes et deux ensembles. La première robe, de couleur marron glacé, avait été confectionnée à partir de crêpe de Chine. Elle lui arrivait juste au-dessus du genou et était dépourvue de manches. Lorsque Charlotte était sortie de la cabine d'essayage, devant le miroir, elle avait poussé un cri d'effroi.

- Oooh putain ! On dirait une gaufre au Nutella. C'est horrible !

- Purée, punaise, la vache ! Tu vois, ce ne sont pas les synonymes qui manquent ! Sérieux, Charlotte, faudrait vraiment que tu bannisses ce « putain » de ton langage, ma chérie !
- Oh, ça va, la prof. N'empêche que cette robe me boudine, et c'est n'importe quoi !
- J'suis d'accord. Allez, passe à la suivante !

La seconde robe ne remporta pas plus d'enthousiasme.

- Nan, mais c'est pas vrai. On dirait un nem, maintenant !
- Suivante !

Après quelques secondes et autant de jurons lancés dans la cabine, elle réapparut dans un ensemble pantalon droit et veste de costume de couleur marron, sur une chemise blanche avec collerette en dentelle.

- Alors là, je ressemble à ma religieuse au chocolat de tout à l'heure. Fait chier, bordel ! Si ça continue, je n'irai pas à ce mariage. J'te promets !

Dépitées et bredouilles, elles repartirent vers la seconde boutique spécialisée.

Après plusieurs essayages tout aussi catastrophiques et rocambolesques, elles quittèrent ladite boutique.

- Sérieux, Eléa, je préférerais comme toi m'habiller chez les boutonneux. Au moins, t'as pas l'air d'une grosse vache endimanchée !
- Bichette, va consulter !
- Arrête tes conneries !
- Mais...qu'est-ce que t'as, Charlotte ? Ça ne va pas ? Ce sont tes migraines qui te reprennent ?

En sortant de la boutique, la jeune femme s'était figée sur place. De ses deux doigts, elle écrasait ses tempes et fermait les paupières pour tenter d'évacuer la douleur. Ses yeux tentèrent de faire la mise au point sur une enfant d'une dizaine d'années qui l'observait depuis le début de la crise. Elle tenait la main de son père et tirait sur sa manche afin d'attirer son attention sur la grosse dame qui n'allait pas bien du tout. Mais visiblement le père, indifférent, la tira par le bras pour lui signifier qu'il était temps de partir. La petite se fit malmener et la douleur de Charlotte décupla. Sur le trottoir, elle dut s'asseoir, Eléa à ses côtés. Depuis deux ans, ces crises apparaissaient fréquemment. Elles ne duraient en général pas plus de trois à quatre minutes, mais elles la terrassaient sur place. Et comme si cela ne suffisait pas, elles s'accompagnaient de flashs incompréhensibles. La plupart du temps, Charlotte voyait une petite fille recroquevillée sous un arbre, dans une forêt ou un bois, à l'abri d'un orage dévastateur. Apeurée et en larmes, l'enfant réclamait sa mère qui ne venait jamais. Malgré un scanner cérébral et une IRM, les médecins n'avaient pu établir de diagnostic. Elle était repartie avec des calmants, des antidouleurs et des conseils sur la nécessité d'aller consulter un psychiatre, ce qu'elle refusait catégoriquement suite à la mauvaise expérience vécue par sa mère.

- Ça va mieux, ma Lolotte ?
- Oui, oui, merci. On peut y retourner...

Une heure et dix essayages plus tard, Charlotte tomba d'accord avec son amie sur le choix du vêtement. La robe noire qu'elle venait d'enfiler lui seyait à merveille. Le haut était composé de strass argentés avec de fines bretelles, qui mettaient sa poitrine généreuse en valeur. Le bas, fendu sur le côté niveau mi-cuisse, lui donnait une allure sexy incontestable. Elle trouva

rapidement des chaussures argentées à talons qui complétèrent sa tenue. Charlotte était véritablement époustouflante dans cette robe. Soulagée, elle quitta la boutique.

- À ton tour, la prof !
- Arrête avec ça !
- Bah quoi ! T'es prof de français, nan ?
- De littérature, s'il te plaît, appuya-t-elle d'un hochement de tête.
- Ok, ok, allez, c'est parti la littéraire ! Rayon puériculture...mais avant...
- Je parie que tu as déjà faim !

Charlotte s'esclaffa.

- Heuuuu, comment te dire ?

12h45 s'affichait déjà sur l'écran du téléphone portable des filles. Ce n'était pas l'estomac quasiment vide d'Eléa qui réclamait de quoi se sustenter, mais bien celui de Charlotte qui criait famine. On aurait pu l'entendre de l'autre côté de la rue. Eléa comprit qu'il était temps de faire une pause-déjeuner avant que son amie ne la menace de tomber d'inanition. Comme à leur habitude, elles se dirigèrent vers l'une des brasseries qu'elles affectionnaient particulièrement. Charlotte pour son assiette de charcuterie, son verre de vin rouge, suivis de ses pâtes carbonara et de son fondant au chocolat, Eléa pour sa salade César qu'elle accompagnait généreusement d'une eau gazeuse et rondelle de citron. « L'éclate », comme lui balançait à chaque fois Charlotte.

Contrairement à son amie, Eléa avait toujours eu un petit appétit. Atteinte d'une forme non sévère de la maladie de Turner, elle avait dû s'habituer à ce corps de petite taille dénué de formes féminines, puisque ces malades, à la puberté, ne développaient pas vraiment de caractéristiques sexuelles.

- Bon, maintenant que j'ai le ventre bien rempli, on commence par quelles boutiques, Petit bateau, Du Pareil au Même, Okaidi ?
- Ah ah ah... Quel humour quand tu es repue, ma chérie !
- J'ai toujours de l'humour, qu'est-ce que tu racontes ?
- Tu es insupportable !
- T'as raison ma poule, confirma-t-elle en levant la paume de sa main pour taper dans celle de son amie. Allons te dégoter une tenue à faire frémir les caleçons. Que les mecs viennent te bouffer dans la main !
- Mouais...
- Regarde-moi bien ma bichette. Cette soirée, elle est à nous, t'entends ? À nous !
- Et un peu aussi à Katy et Fred, nos petits mariés, non ?

Depuis toujours, les deux jeunes femmes rencontraient pas mal de difficultés à trouver de la stabilité dans leurs relations avec un homme. Non pas que leur physique, bien que particulier, effrayait la gent masculine, mais il fallait bien reconnaître qu'elles étaient toutes deux dotées d'un caractère atypique. Bien que complexées toutes deux par leur morphologie, elles ne l'exprimaient pas de façon identique. Si Charlotte bénéficiait d'une forte personnalité, prête à montrer les crocs, tel un Bulldog avec la bave au coin des lèvres, face aux hommes, Eléa se renfermait sur elle-même, érigeant un mur épais entre ses prétendants et elle. Ce qui était plutôt surprenant, car elle pouvait être aussi cinglante que Charlotte, la vulgarité en moins. Malgré tout, l'opinion et le regard des hommes qu'elle rencontrait la terrorisaient. Lorsqu'elle entamait une relation, elle était si peu sûre d'elle qu'elle se montrait timorée et indécise. Ses amis ne

reconnaissaient pas Eléa. L'image qu'elle offrait était totalement biaisée. Et pour l'une comme pour l'autre, le moindre compliment émanant des hommes leur paraissait de prime abord, quelque peu suspicieux. De leur point de vue, il s'agissait soit de les tourner en ridicule, soit d'espérer d'elles, une faveur en retour. Charlotte était alors sur la défensive, tandis qu'Eléa se renfermait comme une huître. De facto, les hommes déguerpissaient en moins de temps qu'il ne le fallait pour le dire. Aucun n'avait la patience nécessaire de leur faire prendre conscience de leurs qualités.

Physiquement, elles jouissaient toutes deux d'un magnifique visage de porcelaine, sublimé par des yeux éclatants. Charlotte pouvait se réjouir de posséder un regard bleu marine hypnotique. Celui qui posait ses yeux sur elle était bien souvent incapable de les détacher. De magnifiques boucles couleur ébène reposaient sur ses épaules et encadraient un visage qui respirait la sensualité. De superbes lèvres pulpeuses terminaient de compléter le tableau. Ses rondeurs étaient, dans le fond, plutôt bien proportionnées. C'était une femme aux formes épanouies, des épaules rondes, des bras quelque peu charnus, des hanches, des fesses et des cuisses généreuses, sans parler de son décolleté vertigineux. Relativement grande, Charlotte mesurait près d'un mètre soixante-treize. Des pieds à la tête, la jeune femme était toute en rondeurs, « *à croquer comme dans un bon gâteau, ce n'est pas pour rien que j'm'appelle Charlotte...* » se plaisait-elle à répéter en boucle, pour faire bonne figure. Bien que féminine, Charlotte était vulgaire et manquait de confiance en elle. Son côté « grande gueule » l'aidait à affronter le regard des autres qui parfois, se voulaient malveillants. Sa meilleure défense était l'attaque. Elle anticipait les critiques en pratiquant l'autodérision, et analysait les propos des gens en cherchant parfois des sous-entendus inexistantes. En dehors de cet aspect « paranoïaque », Charlotte était d'agréable compagnie et ses amis la sollicitaient en permanence. De nature généreuse, gaie, amusante et dynamique, un peu « foldingue » comme ils la surnommaient, elle était appréciée de tous. Lorsqu'il lui arrivait d'avoir moins d'entrain, tout le monde s'inquiétait de son moral, ce qui avait le don de l'agacer. Alors, elle rétorquait que même un clown avait besoin de pauses pour recharger ses batteries. Charlotte était une fille entière, rayonnante et qui gagnait à être connue.

Eléa quant à elle, était aux antipodes de son amie. De petite taille, n'excédant pas le mètre cinquante-deux, elle était fluette et s'habillait toujours en jean et baskets. Blonde, coiffée à la garçonne, de sublimes yeux vert émeraude surplombaient un petit nez droit et une bouche fine joliment dessinée. Elle enseignait la littérature dans une université de banlieue et, honnêtement, de loin, on l'aurait bien redirigée vers la sortie, persuadé que cette élève de sixième s'était probablement égarée dans les méandres de la faculté de lettres.

À l'inverse de Charlotte, toujours apprêtée, Eléa, quant à elle, ne se préoccupait pas de son apparence vestimentaire. Par souci de praticité et de simplicité, elle préférait se vêtir chichement, baskets, jean, pull, sweat ou t-shirt selon la saison, à l'exception des soirées où elle pouvait rencontrer des hommes. Elle aussi usait du langage familier, mais elle basculait rarement dans cette fameuse vulgarité que son amie affectionnait tant. À l'époque estudiantine, elle bien tenté de rééduquer son amie, mais elle avait rapidement compris que c'était inutile, et que sa grossièreté faisait partie du personnage. Si Charlotte était plutôt du genre impulsive, à l'inverse, Eléa était une jeune femme raisonnée. Au final, elles se complétaient plutôt bien.

Après avoir pénétré dans un nombre considérable de boutiques, elles avaient enfin déniché la robe et les chaussures qu'il fallait à Eléa. Charlotte était désespérée par son amie qui ne jetait

son dévolu que sur des pantalons et vestes spencer. Rien de bien glamour pour appâter le mâle et le faire tomber dans ses filets. Après de nombreux essayages de robes, elles finirent par s'arrêter sur l'une d'entre elle. Le principal problème d'Eléa résidait dans le fait que, pour faire rêver un homme, il fallait un tant soit peu posséder des formes, quitte à les dissimuler. Mais fallait-il avoir au moins un peu de matière à faire deviner sous la robe, histoire de faire travailler l'imagination... Mais pour Eléa, qui tenait plus de la crêpe que de la religieuse, les hommes devaient faire un gros effort intellectuel pour puiser loin dans leur imaginaire et lui deviner un bout de fesses ou une esquisse de poitrine. Et pourtant, la haute couture n'hésitait pas à saturer les spots publicitaires de mannequins filiformes ou androgynes qui, à l'évidence, ne recueillaient pas la majorité des suffrages. Ce type de morphologie ne plaît pas à la majorité des hommes, qu'on se le dise ! répliquait sans cesse Charlotte. Mais au fond, elle jalousait tous ces top models qui se contentaient d'une salade, d'une pomme et d'un litre d'eau pour survivre. En résumé, elle enviait toutes les femmes de moins de cinquante kilos, excepté son amie Eléa qui n'avait rien fait pour avoir un corps filiforme.

La pluie glaciale du mois de novembre avait choisi de les surprendre à la sortie des boutiques. Chargées de multiples paquets, elles s'étaient réfugiées en trombe dans un salon de thé qu'elles avaient l'habitude de fréquenter. Eléa commanda un thé citron sans sucre, tandis que Charlotte céda à la tentation d'un millefeuille et d'un pudding accompagnés d'un grand soda. Bilan : dix mille calories pour l'une, zéro pour l'autre...

Confortablement installées sur une banquette, elles observaient par la fenêtre la pluie qui venait rageusement fouetter les vitres.

- Quelle idée saugrenue de se marier en novembre, j't'assure, cette Katy ! Le coude sur la table, Charlotte avait reposé le menton sur la paume de sa main, l'air songeur.
- Oui, c'est vrai que ce n'est pas commun. Mais tu la connais, elle est toujours impatiente, et quand elle a une idée derrière la tête... Elle te ressemble de ce point de vue-là.
- Ouais, c'est vr...oh, c'est une blague... s'interrompit-elle subitement en tentant de disparaître sous la table.
- Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? sonda aussitôt Eléa, qui s'agitait sur sa chaise comme si on lui avait mis du poil à gratter.
- Retourne-toi, mais super discrètement, et regarde qui va franchir la porte, conseilla-t-elle en se mordillant les lèvres...

Eléa prit en compte les recommandations de son amie et obtempéra.

- Naaaaaan, c'est pas possible !!

June s'impatientait sur le trottoir, jetant sans cesse un regard fébrile à sa montre. Comme à son habitude, elle était outrageusement fardée. Malgré ses dix-huit ans, on lui en aurait clairement donné sept de plus. Occasionnellement et pour survivre, elle avait eu recours à la prostitution. Pour le moment, aucun mac ne lui était tombé dessus, étant donné la rareté de cette pratique, à savoir deux fois dans sa vie. Aujourd'hui allait être la troisième. June était enfant unique et suivait des études de médecine à l'université de Paris Descartes, dans le cinquième arrondissement. Elle était en seconde année et ne recherchait ses clients que parmi les étudiants, préférant cette clientèle à des vieux pervers assoiffés de chair fraîche.

